

Le problème de l'Orient

Mesamarat al-Gayb, 14 octobre 1945

Le problème gravement significatif ne se limite pas à l'Europe seule : l'Orient, lui aussi, porte ses propres problèmes, non moins significatifs, non moins dangereux pour la coopération internationale, que les problèmes de l'Occident. Il ne fait aucun doute que la vie nouvelle et véritablement, profondément complexe de l'Europe porte des conséquences véritablement graves pour l'avenir de l'équilibre international — mais il ne fait pas moins de doute que la vie nouvelle de l'Orient est de même véritablement, profondément complexe, elle-même source de difficultés qui tiendront éveillés, la nuit, les hommes d'État occidentaux, et leur coûteront toutes sortes d'épreuves. Car la propre vie du monde, comme nous l'avons déjà dit plus d'une fois, n'a jamais reposé, et ne peut jamais reposer, sur l'isolement et la séparation — elle repose, plutôt, sur l'interconnexion des intérêts, l'échange des avantages, l'enchevêtrement de toutes les directions, aussi divergentes, aussi variées soient-elles. Et si le monde venait à ressentir quelque faiblesse, ou quelque trouble, ou quelque corruption des affaires en l'une quelconque de ses propres parties, cette même chose porterait son propre effet, fort ou faible, sur l'ensemble de la propre vie du monde.

La question véritablement significative, aujourd'hui, est celle-ci : la relation entre Orient et Occident, à l'époque moderne, reposait jadis sur le fait que l'Orient était faible et stagnant, et que l'Occident était fort, habile, infiniment ingénieux, expert dans l'exploitation, capable d'atteindre tout ce qu'il voulait. Mais les choses ont commencé à changer, peu à peu, depuis le siècle dernier, et ce même changement a commencé à croître en force et en rapidité depuis la Première Guerre mondiale, jusqu'à atteindre désormais un degré de force et de rapidité n'admettant ni négligence ni indifférence, un degré qu'il faut véritablement, pleinement prendre en compte. Les affaires de l'État ottoman, avec ses propres confins étendus à travers trois continents anciens, occupaient jadis véritablement l'Europe tout au long du siècle dernier — cet même Orient formant une entité unique, représentée par la Sublime Porte, l'Europe s'accordant et se désaccordant entre elle sur ses propres ambitions et ses propres intérêts, et la politique qui produirait ces mêmes intérêts, et assurerait ces mêmes ambitions, à l'égard de « l'homme malade », comme on appelait alors l'État ottoman, en cette même époque.

Une fois la Première Guerre mondiale achevée, cependant, cette même entité malade, autour de laquelle intérêts et ambitions avaient jadis pu diverger, ne subsista plus — de nombreuses entités nouvelles et montantes surgirent à la place, s'efforçant, si lourdement fût-ce, d'obtenir leurs propres droits, et de gagner leur propre indépendance. L'État turc lui-même, au lendemain de la Première Guerre mondiale, se révéla la plus significative de ces mêmes entités, la plus considérable de toutes — déjouant les propres attentes de l'Europe, prouvant à l'Occident qu'il pouvait perdre son propre empire, et pourtant vivre, malgré tout, une vie véritablement vigoureuse et florissante, une vie commandant un réel respect, une vie véritablement prise en compte dans la politique internationale.

Il rejeta les propres fardeaux de sa propre maladie, se libéra du poids de sa propre stagnation, et se releva, après la défaite, véritablement vigoureux, véritablement fier — repoussant l'envahisseur de son propre sol, rejetant le traité de Sèvres, contraignant l'Occident à conclure avec lui le traité de Lausanne à la place. Il ne fallut guère de temps, ensuite, pour qu'il démontrât à l'Occident que, ayant retrouvé ses propres frontières, s'étant tourné vers lui-même, et ayant mis de l'ordre dans ses propres affaires, il demeurerait une puissance véritable et active dans l'équilibre international — négociant avec l'Europe, en temps voulu, sur la question des Détroits, puis se trouvant courtisé pour une alliance, dès que les premiers signes de la Seconde Guerre mondiale apparurent. Et la Turquie en vint à occuper, entre l'Allemagne et ses propres ennemis, cette même position bien connue, distinguée par une force et une résolution véritables, autant que par une habileté et une ruse véritables. L'Occident croyait, très probablement, que l'empire abandonné par la Turquie deviendrait simplement un butin, partagé entre les vainqueurs — mais les événements démentirent ces mêmes espoirs, contredirent ces mêmes attentes, démontrant que cet même empire n'avait nulle envie d'être pillé, ni divisé, voulant, plutôt, récupérer ses propres droits perdus, et sa propre indépendance usurpée. Tous savent déjà comment l'Égypte se souleva, jusqu'à obtenir une part de son propre droit, et continue de réclamer ce qui reste de ce même droit ; comment la Syrie, le Liban et l'Irak suivirent exactement la même voie ; et comment la péninsule arabe se développa, jusqu'à parvenir à cette même indépendance magnifique dont elle jouit désormais.

Puis vint la Seconde Guerre mondiale, et l'Europe se trouva contrainte, tout au long de cette même guerre, de porter sur cet même

Orient un regard véritablement nouveau, entièrement différent de son propre regard d'antan — un regard dont la propre substance était la flatterie, l'apaisement et la conciliation, et un excès véritable dans l'octroi des promesses. Il se pourrait bien que l'Europe n'ait jamais véritablement maîtrisé l'étude de la propre psychologie des peuples d'Orient, ni véritablement saisi leurs propres réalités — l'Europe s'imaginait, tout au long de toutes ses propres relations avec l'Orient, pouvoir promettre aujourd'hui, pour rompre cette même promesse demain ; consigner quelque chose maintenant, pour l'oublier peu après ; estimant que l'Orient allait simplement écouter, puis oublier ce qu'il avait entendu, recevoir des promesses, puis en négliger l'accomplissement. Bien que la propre révolte de l'Orient arabe, entre les deux guerres, aurait dû véritablement convaincre l'Europe que l'Orient devient sérieux précisément là où l'Occident devient négligent, et qu'il ne reçoit jamais les promesses sans véritablement en attendre l'accomplissement, véritablement résolu à cet accomplissement — l'Europe persiste encore, à ce jour même, dans cette même politique de promesses données aujourd'hui, pour être oubliées demain, cette même politique consistant à compter sur l'oubli, et à s'occuper de tout événement ou de toute épreuve qui viendrait à surgir. Et c'est ainsi qu'elle résolut, au lendemain même de cette guerre, de négliger tout ce qu'elle avait promis, alors même que le feu de la guerre faisait encore rage, emplissant la terre d'étincelles et de flammes — jusqu'à ce que l'Orient arabe l'avertisse que l'époque de cette même négligence était déjà passée, arrivée à sa propre fin, et que la relation entre Orient et Occident devait, désormais, reposer sur un sérieux n'admettant aucun jeu. Le problème syro-libanais se dressa comme preuve claire que l'Orient arabe avait déjà pris ses propres affaires fermement en main, résolu que sa propre indépendance ne demeurerait jamais simple parole, ni ses propres droits un sujet de manœuvre et d'atermoiement.

Et ainsi les problèmes orientaux ont-ils été placés, précisément et correctement, à leur propre véritable place — que l'Europe le trouve véritablement satisfaisant, ou non, et qu'elle le croie véritablement, ou non.

Les Européens portaient jadis sur la Ligue arabe un regard empli d'une réelle condescendance, et d'un réel dédain, et d'une réelle désinvolture. Mais les événements ont déjà démontré, à ceux des Européens véritablement dotés de discernement, que les peuples arabes ne jouent ni ne badinent, et ne traitent pas la Ligue comme un simple

miroir, se contentant de s'y regarder — ils la traitent, plutôt, comme un instrument pour atteindre des buts véritables, et obtenir des droits véritables. Il se pourrait bien que les gouvernements arabes n'aient pas véritablement valorisé la Ligue au même degré que les peuples eux-mêmes — mais les gouvernements changent, tandis que les peuples demeurent, et ce qui ne fait absolument aucun doute, c'est que les peuples arabes, malgré toute leur propre diversité, malgré toute la variété entre leurs propres classes, portent une conviction véritablement profonde en leur propre droit à l'indépendance, d'abord, et en leur propre devoir de coopération, ensuite — et ne trouveront jamais de repos véritable, tant qu'ils n'auront pas contraint l'Europe, de bon gré ou à contrecœur, à reconnaître leur propre droit à la dignité, à la liberté et à l'indépendance.

Je ne doute aucunement que l'Europe continuera à se tromper elle-même, pour un temps plus ou moins long, et continuera à tromper les nations d'Orient, pour un temps plus ou moins long aussi — mais je ne doute pas non plus que l'Europe finira, de bon gré ou à contrecœur, par affronter les faits réels et établis, et par accepter véritablement que la tromperie ne saurait jamais se substituer à ce qui est juste.

Il ne fait aucun doute que l'Europe porte de réels espoirs, de réelles ambitions, et de réels intérêts dans l'Orient arabe : l'Orient est sa propre voie vers ses propres empires divers, et l'Orient recèle des trésors que l'Europe connaît parfaitement, et dont elle ne saurait absolument pas se passer. L'Europe détenait jadis une autorité véritable sur l'Orient, une autorité qu'elle ne saurait absolument pas abandonner facilement, ou légèrement. Mais l'Europe finira par savoir parfaitement — si elle ne le sait pas déjà — que l'accomplissement de ces mêmes espoirs, l'obtention de ces mêmes intérêts, et l'accès à ces mêmes empires, peuvent tous être véritablement atteints par la voie de la bienveillance, de la familiarité, et de la coopération — et que tout cela devient véritablement, gravement menacé, si l'on cherche à l'atteindre plutôt par la voie de la force, de la violence, et de la domination. Et elle finira par savoir — si elle ne le sait pas déjà — qu'il existe certaines choses que les hommes perdent simplement, et dont ils doivent se consoler de la perte, car la propre nature des choses l'exige ainsi, et que la domination est l'une de ces choses. L'Europe a détenu la domination sur l'Orient pour un temps ; le moment est désormais venu pour cette même domination de s'éteindre ; elle a d'ailleurs déjà commencé à s'éteindre, peu à peu ; et elle doit, inévitablement, finir par disparaître entièrement. Il vaudrait donc bien

mieux pour l'Europe d'accueillir le monde nouveau avec des esprits nouveaux et des cœurs nouveaux, et de bâtir sa propre relation avec l'Orient sur une coopération véritable et sincère, reposant sur un conseil honnête, et une bonne foi véritable — non sur la tromperie, et l'hypocrisie.

Cette même coopération est précisément ce qui garantit les voies de communication ; précisément ce qui rend possible l'extraction des trésors, et leur exploitation au bénéfice de l'Orient et de l'Occident à la fois ; précisément ce qui garantit aux relations économiques et culturelles une croissance véritablement constante, menant, en fin de compte, vers ce même but que la civilisation elle-même recherche depuis si longtemps : le but de l'égalité véritable en droits et en devoirs, et du travail véritable vers le progrès humain continu.

Les propres problèmes de l'Orient ne se limitent pas non plus à une seule des grandes puissances — ils demeurent, plutôt, communs à toutes les grandes puissances à la fois, et à tous les États d'Orient à la fois.

Il existe donc des problèmes entre la Russie et la Turquie, et d'autres problèmes entre la Russie et l'Iran. La Grande-Bretagne et les États-Unis d'Amérique ont leurs propres avis respectifs sur ces mêmes problèmes — mais ce qui importe n'est jamais que l'avis de telle ou telle puissance finisse par l'emporter ; ce qui importe, plutôt, c'est que la Turquie et l'Iran conservent leur propre dignité, et leurs propres droits, à l'égard de toutes ces mêmes puissances à la fois, et pour le bénéfice du monde entier aussi.

On pourrait dire de même des relations entre les nations arabes et les grandes puissances. La Grande-Bretagne détient sa propre position à l'égard de l'Égypte et de l'Irak : une ancienne occupation ici, qui doit prendre fin ; un ancien mandat là, dont les propres traces doivent entièrement disparaître. La France détient son propre problème en Syrie et au Liban, un problème qui doit être résolu définitivement, de manière décisive, sans nul jeu, ni manœuvre.

L'Amérique, aussi, détient ses propres espoirs, et ses propres intérêts économiques, dans tous ces mêmes pays — et la réalisation de ces mêmes espoirs et intérêts doit reposer, de même, sur la bienveillance, le respect, et la reconnaissance véritable de l'égalité des droits.

La Russie, elle aussi, jette de temps à autre ses propres regards vers l'Orient arabe — et ces mêmes regards doivent demeurer véritablement

clairs, véritablement purs, entièrement dépourvus de suspicion, et de doute. Les grandes puissances doivent véritablement comprendre qu'elles commettent une erreur psychologique gravement fautive, si elles croient pouvoir poursuivre leur propre rivalité ancienne autour des terres d'Orient — l'époque de cette même rivalité ancienne est déjà arrivée à sa propre fin.

Il existe deux problèmes véritablement graves, l'un occupant le monde entier en ce moment même, l'autre l'occupant de temps à autre — tous deux exigeant véritablement une résolution décisive, une résolution rétablissant les choses dans leur propre ordre véritable, entre Orient et Occident. Le premier de ces deux problèmes est le problème palestinien, un problème occupant presque à lui seul l'opinion mondiale, à l'exclusion de tout le reste. Ce qui est véritablement étrange, dans ce même problème, c'est qu'il se révèle entièrement artificiel, inventé à partir de rien du tout, conjuré par l'Occident par pure fabrication, résultat direct de ce même engagement dans des promesses données, sans nul réel compte, tout au long de la guerre ! Le monde a vécu, pendant des siècles, avec la Palestine comme partie véritablement naturelle du monde arabe, son propre peuple y vivant exactement comme il vivait dans tous les autres pays arabes, une existence entièrement ordinaire, exempte de toute tortuosité, ou distorsion. Mais la Première Guerre mondiale inventa ce même problème nouveau, le fabriqua entièrement, tirant de l'illusion même du diable cette même idée, semant la division, et corrompant très gravement les relations entre Orient et Occident. Il n'est que juste que ceux qui inventèrent ce même problème soient ceux-là mêmes qui doivent le résoudre, épargnant au monde, et s'épargnant à eux-mêmes, son propre fardeau — la Palestine était, et demeure, véritablement arabe ; la Palestine doit demeurer arabe ; doit appartenir entièrement à elle-même ; doit gérer ses propres affaires exactement comme elle le souhaite elle-même, non comme le souhaite pour elle tel ou tel pays d'Europe ou d'Amérique.

Voilà, et voilà seulement, comment ce même problème doit être résolu — ce même problème devrait, en effet, être purement et simplement aboli, car il demeure un problème véritablement artificiel, un problème naissant de l'artifice, et de l'imposition, non des faits réels et établis, ni de l'ordre naturel des choses.

Il existe bien, sur cette terre, un véritable problème juif, né de l'injustice, et de l'oppression, de certains pays européens — un problème véritablement européen, donc, un problème que l'Europe elle-même doit

résoudre, à ses propres frais, non aux frais de quiconque d'autre. L'Europe possède de vastes colonies, et d'immenses empires, véritablement capables d'accueillir des millions et des millions de Juifs, sans y trouver nulle réelle difficulté, ni nulle réelle peine — que l'Europe s'appuie donc sur ces mêmes colonies pour résoudre ce même problème, puisque c'est l'Europe elle-même qui a lésé les Juifs, et les a poussés vers l'émigration, et l'Europe elle-même qui a mis le monde entier à l'épreuve avec ce même problème complexe, qu'elle a elle-même entièrement fabriqué.

Le second problème, quant à lui, se trouve installé en Afrique du Nord : l'Orient arabe, après tout, ne s'arrête pas à l'Égypte — il s'étend jusqu'à l'océan Atlantique. Voilà exactement comment l'Europe elle-même le considérait, tout au long du Moyen Âge, et exactement comment elle le considérait à l'époque moderne ; exactement comment nous-mêmes le considérons, depuis que les Arabes se sont établis en Afrique du Nord, vers la fin du premier siècle de l'hégire, et exactement comment nous le considérons aujourd'hui. Cette même partie de l'Orient arabe subit aujourd'hui exactement la même domination étrangère que nous avons nous-mêmes subie autrefois ; jouit exactement du même goût de la vie, et de l'activité, et du même sentiment d'un droit véritable à la dignité, et à l'indépendance, que nous éprouvons nous-mêmes. Nous partageons pleinement ce même sentiment avec elle, réclamons pour elle exactement ce que nous réclamons pour nous-mêmes, et croyons que la résolution des propres problèmes de l'Orient ne pourra jamais être complète, à moins que le problème de cette même partie de l'Afrique du Nord ne soit résolu en même temps. Nous croyons, aussi, que la Ligue arabe elle-même ne pourra jamais être complète, à moins que cette même partie de l'Afrique du Nord n'y soit véritablement représentée. Si l'Europe se conseillait véritablement bien elle-même, et conseillait bien l'Orient aussi, il vaudrait bien mieux pour elle de considérer tous ces mêmes problèmes exactement comme nous les considérons nous-mêmes, et de les affronter avec exactement la même résolution que nous y apportons, le même désir véritable de les résoudre selon ces mêmes principes de coopération, et de bonne foi, que nous avons déjà décrits. L'Europe peut bien se tromper elle-même, et tromper les autres aussi — mais elle sera la toute première à souffrir de cette même tromperie. Il pourrait bien être bon pour l'Europe de devancer ces mêmes événements haïssables et abominables, et de se hâter de régler les affaires entre elle-même et l'Orient sur la base de la bienveillance, et de la fraternité. Si l'Europe manquait à cela, cependant, il deviendrait notre propre devoir

véritable de n'y point manquer nous-mêmes — de nous rappeler, toujours, que nos propres problèmes, aussi divergents, aussi variés soient-ils, demeurent, en réalité, un seul et même problème — et que les affaires du monde nouveau ne seront jamais mises en ordre, à moins que la propre rive méridionale de la Méditerranée ne se voie accorder exactement la même indépendance dont jouit désormais sa seule rive septentrionale, européenne, une indépendance dont la rive africaine et asiatique doit venir à jouir aussi.

Et sans cette même égalité, les choses entre Orient et Occident ne seront jamais mises en ordre — d'autant plus qu'il est déjà devenu clair que l'époque de la domination, et de l'assujettissement, est déjà, depuis longtemps, arrivée à sa propre fin, à l'égard de ces mêmes pays arabes.